

Compte-rendu de la soirée-débat du 17 octobre 2023

« Internet, réseaux sociaux : sommes-nous libres ou manipulés ? »

Avec David Douyère, Professeur de sciences de l'information et de la communication à l'université de Tours, et Sébastien Herry, Diplômé en psychologie sociale et auteur de *Faire face à l'addiction aux écrans : smartphone, internet, réseaux sociaux*.

Dominique Pelloux-Prayer, président des Semaines sociales de Rueil, souligne l'importance du thème au vu de la place que prennent internet et les réseaux sociaux dans nos vies et notre société. Il résume également rapidement comme suit le propos du film *The Social Dilemma/ Derrière nos écrans de fumée* qui a été diffusé lors d'une première soirée sur ce thème deux semaines auparavant :

Des quadragénaires, anciens responsables de développement chez Facebook, Twitter, Instagram et autres, qui ont quitté ces entreprises depuis, s'interrogent fortement. Ils disent en substance :

« Nous pensions inventer des outils qui rendraient la vie plus belle en facilitant les contacts et les échanges entre les êtres humains. Cela marche en partie, mais nous constatons des effets pervers massifs car :

- ces réseaux se rémunèrent grâce à la publicité ciblée qu'ils diffusent ;
- pour augmenter le prix de ces publicités, il faut que les utilisateurs restent présents devant leurs écrans le plus longtemps possible ;
- pour qu'ils restent longtemps, il faut leur montrer des choses qu'ils veulent voir, ce qui suppose
 - de bien les connaître et donc de récolter toutes les données possibles sur eux
 - et de leur montrer des choses qui vont susciter des émotions puissantes comme la colère ou la peur ;
- ce temps important passé devant les écrans peut dégénérer en addiction qui peut engendrer l'isolement, la dépression, la difficulté à se concentrer sur autre chose... Et, socialement, on rassemble les gens dans des groupes où tout le monde pense à peu près la même chose et où on se met à détester ceux qui pensent autrement, d'où une fracturation de la société. »

Et le film met en scène un jeune, victime de ce processus d'addiction. D. Pelloux-Prayer précise que, si le film insiste beaucoup sur le cas d'un jeune, toutes les générations sont en fait concernées par ces risques, et propose de structurer le débat en trois parties.

1. Sur quels points internet et les réseaux sociaux sont-ils de fait un progrès, sur quels points sont-ils une régression (au plan individuel et collectif) ?

David Douyère rappelle d'abord que l'on va chercher (et trouver) beaucoup de choses très diverses sur internet. De la connaissance tous azimuts d'abord, depuis des aspects triviaux de la vie quotidienne jusqu'à des approfondissements pointus de notre culture artistique, par exemple. L'appartenance à des communautés ensuite, même si elles restent un peu imaginaires puisqu'il s'agit de prendre des individus séparés mais dire – car c'est intéressant d'un point de vue marketing – qu'ils forment une communauté parce qu'ils ont en commun un centre d'intérêt ou une pratique ; il s'agit donc de pratiques individuelles, devant son écran, mais qui relie à d'autres, ce qui a pu amener des chercheurs à parler d'individualisme connecté. Il s'agit en fait d'une extension des télécommunications qui permet de vivre des moments ensemble, d'établir des liens entre des personnes, que ce soit pour des rencontres amoureuses ou pour louer un outil de bricolage, mais parfois aussi de développer une empathie à distance (certains affichent leur maladie sur les réseaux sociaux et cherchent – et trouvent – un soutien). Les réseaux sont donc un espace de plaisir, de curiosité, de soutien, de rencontre.

Mais ils offrent aussi une possibilité de surveillance des autres s'ils s'expriment sur les réseaux : nous nous surveillons entre nous (notre « ex », nos enfants, nos employés, etc.).

Sébastien Herry salue le renforcement des liens familiaux – entre les générations et quelles que soient les distances –, la facilitation des démarches administratives, le maintien des liens en cas de crise sanitaire (les apéros Zoom !). Il faut aussi garder en mémoire l'aide des réseaux sociaux pour fédérer des revendications politiques (printemps arabes, *Black lives matter*,...). D'ailleurs, si ces outils n'offraient pas d'avancées, nous ne les aurions pas adoptés !

Cela n'empêche pas un certain nombre de conséquences négatives. Au plan individuel, on évoque souvent le risque d'addiction. Il faut préciser que cette qualification n'est pas strictement adéquate puisque les études scientifiques sont encore en cours pour déterminer si nos comportements face aux outils numériques peuvent être qualifiés ou non d'addictions dans certains cas. Pour les jeux vidéo, il a fallu plusieurs décennies depuis leur apparition pour que la communauté scientifique les caractérise comme addictifs. Même si la plupart des travaux actuels sur les réseaux sociaux et internet – apparus plus tard – laissent présager la même conclusion, utiliser le terme d'addiction aujourd'hui est de fait pour le moins une anticipation.

Les conséquences individuelles négatives peuvent être nombreuses : anxiété, dépression, troubles alimentaires, troubles de l'attachement avec sa famille, troubles cognitifs... Mais les conséquences au niveau des sociétés sont encore plus inquiétantes : les algorithmes – qui ne nous présentent que des faits ou des croyances allant dans le même sens – nous enferment dans des groupes de personnes pensant la même chose, et nous ne comprenons plus les personnes d'autres groupes enfermés dans d'autres bulles. Le clivage profond, lors de l'invasion du Capitole en 2020, entre deux Amériques qui ne se parlaient plus en est une parfaite illustration. Or, si l'on sait soigner les troubles individuels évoqués ici, on ne sait en revanche pas jusqu'à présent guérir une société de clivages aussi profonds.

D. Douyère confirme ce risque de polarisation de la société. Ce qui rend ce processus difficile à combattre est que l'on ne sait pas ce que l'autre voit puisque les algorithmes des réseaux sociaux sont fondés sur une individualisation de la présentation de contenus, en fonction de la connaissance que la plateforme a de nous (« *profiling* »). Nous sommes dans des mondes séparés, alors qu'il y a quelques décennies, la télévision proposait un « monde commun » (cf. Dominique Wolton), accessible à tous.

Il y a également une illusion de réalité, une sorte de chambre d'écho qui nous persuade que tel enjeu est primordial simplement parce qu'il revient de façon insistante dans notre bulle alors que ce sont nos réactions ou nos choix antérieurs sur les réseaux qui nous ont placé dans cet espace ; l'algorithme n'est en effet qu'une séquence de présentation d'informations en fonction de certains critères. Cet enfermement peut exister sans les réseaux sociaux (lorsqu'on ne lit que tel magazine par exemple, ou qu'on ne fréquente que telle communauté), et d'ailleurs on ne connaît jamais toute la réalité car on n'a jamais assez voyagé, assez lu, assez rencontré... Mais les réseaux sociaux amplifient cet enfermement en combinant des milliers d'informations sur nous pour nous placer dans un espace que nous n'avons pas choisi, où nous ne recevons que certaines informations, partielles et orientées.

Ces évolutions négatives, au plan individuel et collectif, sont-elles vraiment attribuables aux réseaux sociaux ou seraient-elles intervenues sans eux ?

Pour S. Herry, la corrélation entre augmentation du taux de dépressions et sortie du premier iPhone est très bien établie. Corrélation ne signifie pas automatiquement lien de causalité, mais les études montrent bien par ailleurs que toute addiction entraîne une augmentation des problèmes d'anxiété, de stress, de dépression, et que l'utilisation excessive des écrans aboutit au même résultat. Un cercle vicieux apparaît clairement dans le cas des outils numériques puisque l'anxiété va amener à chercher un réconfort dans les réseaux qui vont à leur tour augmenter l'anxiété...

Globalement, le film *Derrière nos écrans de fumée* qui évoque des dangers majeurs pour la jeunesse, des risques de guerre civile, de destruction des démocraties, etc., est-il trop à charge, ou juste lucide ?

Pour D. Douyère, il faut replacer ce film dans le contexte des USA où un mouvement de « repentis » des Gafam s'est manifesté dans une perspective éthique qui mettait en avant la responsabilité sociale des organisations, et une forme de critique des excès du capitalisme, sur ce plan comme sur le plan environnemental, peut-être de mauvaise conscience émanant des couches le plus éduquées de la population.

Cela étant, les effets décrits ne semblent pas noircis à l'excès, tout juste peut-on reprocher au film de ne pas mentionner suffisamment les effets positifs sur la connaissance, le plaisir, la joie des rencontres, sans lesquels les réseaux n'attireraient pas autant.

Pour S. Herry, le film est assez objectif, voire en dessous de la réalité. Le côté sympa et artisanal à l'origine de Facebook ou TikTok a vite disparu et les réseaux sont devenus de grosses machines à fric... Et tous les moyens semblent bons pour y arriver, ce qui ne rend pas très optimiste pour la suite. De fait, ajoute D. Douyère, les plateformes ont transformé en objet de commerce les liens entre les personnes – qui peuvent emprunter d'autres voies ! – en recueillant des données sur elles.

2. Là où il y a des dérives, quelles en sont les causes et les processus ? Quelles en sont les conséquences ?

S. Herry cite au début de son livre une étude de France Bleu indiquant que « nous consultons en moyenne notre téléphone portable 221 fois/jour » ! Cet objet peut en effet remplacer beaucoup de choses : la montre, le téléphone, l'agenda, le dictionnaire, le journal... Il est toujours à disposition, s'ouvre de plus en plus facilement. Donc, en effet, nous l'ouvrons très souvent, de petites applications *ad hoc* peuvent nous le confirmer. Le fait que, par cet outil, nous accédions – instantanément et partout – aux outils numériques facilite le phénomène « d'addiction » ; d'autant qu'il est facile, à partir d'un besoin initial (regarder l'heure par exemple) de se laisser attirer par une notification, un message... et d'y passer bien plus de temps.

Dans toutes les addictions, on trouve la dopamine, « hormone de la récompense », produite par notre cerveau pour induire, simuler ou renforcer l'effet de certaines drogues (nicotine, héroïne, morphine...), et qui va produire dans notre corps une sensation de plaisir. Chaque message sympa reçu sur notre téléphone, chaque « Like » à l'un de nos *posts* sur les réseaux, chaque besoin satisfait, va amener une production de dopamine. Nous associons progressivement notre *smartphone* à la dopamine, puis internet à la dopamine, puis les réseaux sociaux à la dopamine, et nous nous conditionnons progressivement à recevoir notre dose de dopamine par ces moyens et à l'augmenter.

Mais nous ne sommes pas tous égaux face à l'addiction. De même que l'on peut boire raisonnablement de l'alcool sans devenir alcoolique, le rapport au téléphone portable est différent selon l'âge ou le sexe. Les hommes considèreraient plutôt leur *smartphone* comme un outil pour travailler, les femmes plutôt comme un outil de communication. Des facteurs familiaux accroissent le risque d'addiction : être dans une famille désunie ou subir des violences intrafamiliales, avoir peu d'échanges ou peu d'attachement avec ses parents ou ses enfants. Des traits de caractère personnels vont également dans le sens d'une augmentation des risques : la timidité, l'agressivité, l'impulsivité, le faible contrôle de ses émotions. Des facteurs environnementaux jouent également : les situations anxiogènes (maladie, récente crise sanitaire) où l'on cherche de la réassurance, le stress, la solitude, l'ennui, mais aussi le comportement de proches eux-mêmes très accrochés à leurs écrans qui déterminent un standard de consommation qui va sembler normal, favorisent les comportements addictifs.

D. Douyère se demande si la consultation intense d'informations de l'extérieur n'est pas là pour nous éviter de trop penser par nous-mêmes, ou de sentir que nous ne sentons rien, en somme de chercher volontairement un substitut, par le flux informationnel dispensé par les réseaux sociaux, à notre flux mental propre en se laissant prendre par les propos et les apports venant de l'extérieur, une espèce de « dé-subjectivation » [de renoncement à notre personnalité]. S. Herry confirme qu'il est souvent plus facile d'occuper son esprit en s'absorbant dans son téléphone portable plutôt que de se retrouver face à soi-même, à penser à des choses qui nous dérangent. Pour les personnes qui, comme les dépressifs, trouveraient trop difficile de se retrouver face à eux-mêmes, le *smartphone* et les outils numériques offrent une échappatoire facile pour éviter la nécessaire introspection de chacun pour savoir qui il est et où il va, le cas échéant en soldant des problèmes du passé. Les réseaux sociaux peuvent aussi être l'occasion de s'inventer une identité améliorée lorsque l'on manque d'estime de soi ; cela se constate notamment chez les adolescents qui peuvent conjuguer deux identités simultanés : un « soi » dans la vie réelle et un « soi » sur les réseaux, ce qui peut poser des problèmes. On constate d'ailleurs ce que certains qualifient « d'épidémie de narcissisme », qui n'est peut-être pas sans rapport avec la surexposition de soi – sous le meilleur jour possible – sur les réseaux sociaux.

La question du cyber-harcèlement se pose également. Un sondage paru ce jour dans *La Croix* indique que 67 % des 8-10 ans avaient déjà un compte sur un réseau social en juin 2023 (TikTok, YouTube ou WhatsApp)

contre 27 % en 2020, et que 15 % des élèves du primaire avaient été victimes de cyber-harcèlement, plus de la moitié d'entre eux souhaitant se venger en harcelant à leur tour... D. Douyère fait part de son interrogation sur ce qui permet la désinhibition de la parole sur internet (exemple des insultes massives reçues par la blogueuse Mila qui avait critiqué l'islam, par un journaliste « *fact-checker* » de la part de partisans politiques de tous bords, par une femme qui avait témoigné sur le harcèlement de rue, etc.). Est-ce un effet de la polarisation de la société en groupes adverses ? Pour S. Herry, l'être humain cherche toujours à se valoriser et pour ceux qui n'y arrivent pas bien, dévaloriser, rabaisser l'autre peut sembler un moyen de se valoriser, de se sentir fort. Le harcèlement n'est donc pas nouveau mais les réseaux sociaux rendent le phénomène extrêmement facile et massif. De plus, le harceleur ne voit pas la victime, parfois ne la connaît même pas, ce qui rend l'agression d'autant plus facile (on se rappelle cette expérience de psychologie où des personnes invitées à exécuter une électrocution graduelle – dont elles ne savent pas qu'elle est fictive – le font d'autant plus facilement qu'elles ne voient pas et n'entendent pas la victime). La dématérialisation des relations sur internet favorise sûrement ce manque d'empathie élémentaire : on n'a même plus l'impression de faire du mal à quelqu'un puisque la victime n'existe pas physiquement pour nous. Les mots mêmes ne sont plus porteurs d'une réalité concrète dans ce monde virtuel, et on peut oublier ce qu'une menace physique peut réellement signifier.

Comment peut-on être manipulé par internet ou les réseaux sociaux ? Quel rôle joue dans ce processus l'appel aux émotions ou la notion de « climat normatif » citée dans le livre de S. Herry ?

Pour S. Herry, les émotions gouvernent tous nos comportements. Une expérience rendue publique par Facebook en 2011 consistait à montrer de façon différenciée à des utilisateurs des informations positives à un groupe, et négatives à un autre ; le résultat était que les utilisateurs exposés à des informations négatives postaient à leur tour des choses négatives, et inversement ; donc le choix réalisé par les réseaux sociaux quant à ce qu'ils décident de nous présenter pouvait effectivement influencer sur l'humeur des gens. Ceci paraît facilement extrapolable à l'ensemble d'une population que l'on peut donc manipuler ainsi.

Le « climat normatif » est l'idée que l'on se fait d'un sujet du fait de l'opinion majoritaire que l'on perçoit dans notre environnement. Par exemple, l'idée qu'une personne, qui n'aurait pas spécialement étudié la question, se fait du capitalisme, sera différente selon qu'elle habite aux USA ou en Corée du Nord. Nous sommes influencés par le milieu dans lequel nous vivons. Or les réseaux sociaux, pour nous garder connectés le plus longtemps possible et gagner ainsi de l'argent, doivent nous présenter des contenus que nous allons aimer, donc qui correspondent au profil qu'ils ont construits de nous, et nous ne verrons donc que la partie de la réalité qu'ils auront décidé de nous montrer, créant autour de nous une bulle, un « climat » dont nous pourrions croire qu'il représente toute la réalité et qui influencera nos opinions.

D. Douyère ajoute que certains utilisateurs envoient délibérément des contenus orientés ou inventés, dans un but de propagande pour influencer les autres, internet et les réseaux sociaux contribuant à la manipulation par le seul fait de nous les relayer. Et ils nous les relaient d'autant plus que ce sont des contenus faisant appel à la peur ou la colère, émotions qui nous font le plus réagir et qui donc nous font le plus rester devant nos écrans... Et les réseaux, qui privilégient l'instantanéité, la vitesse, sont bien plus en phase avec l'expression d'émotions qu'avec le temps plus long que nécessitent la réflexion, le raisonnement, la nuance.

On voit l'importance primordiale pour les plateformes de disposer de données sur nous. Et nous les leur fournissons très volontiers, soit en racontant notre vie, soit même simplement par nos réactions aux contenus des autres. S. Herry rapporte dans son livre qu'à partir de 70 « Like », les réseaux nous connaissent mieux que nos amis, et à partir de 300 mieux que nous-mêmes ! D. Douyère explique que, dès la création d'un compte, l'utilisateur doit accepter un document très complexe, que personne ne lit, qui inclut le droit pour l'opérateur de recueillir et d'analyser toutes les données de navigation de l'utilisateur. On parle de capitalisme de surveillance pour la création de valeur à partir de ces données récupérées. Et « d'engagement » de l'utilisateur, que les réseaux stimulent, lorsque celui-ci réagit, commente, aime... La surveillance devient parfois le fait des utilisateurs entre eux lorsque l'on va traquer les réactions d'un adversaire, politique par exemple, pour les dénoncer sur les réseaux ; les utilisateurs les plus avertis en tiendront compte pour limiter leur « engagement » avec les risques de détournement associés. S. Herry ajoute que les utilisateurs devraient vraiment refuser les *cookies* (puisque le choix doit nous être proposé depuis le Règlement européen RGPD) car on ne sait pas ce qu'il va être ensuite fait de nos données ; le fait que certains sites demandent un paiement ou refusent l'accès si on refuse les cookies en montre bien la valeur. Idem pour la désactivation du GPS lorsqu'il ne nous est pas

utile : nous réalisons quand Google nous demande si nous avons été satisfaits de telle activité que nous sommes suivis à la trace... Un récent documentaire sur france.tv « Un monde 5 étoiles », montre que la journaliste qui a insisté pour demander l'ensemble des données la concernant a reçu plusieurs milliers de pages, détaillant toute sa vie quotidienne, et permettant de dresser un profil psychologique très détaillé ! Et les réseaux (Facebook par exemple) vont toujours plus loin en nous offrant un choix plus fin d'icônes pour décrire nos réactions émotionnelles, ou en enregistrant le temps que nous passons devant un contenu pour en déduire si celui-ci nous intéresse ou pas.

La présence d'informations de propagande sur internet est-elle de nature à fausser les applications d'intelligence artificielle dont l'apprentissage se fait en absorbant tout ce qui circule sur le net, donc aussi des informations erronées ?

D. Douyère indique que les Intelligences Artificielles dites génératives, qui produisent des contenus (comme ChatGPT), apprennent en effet de façon automatique à partir de règles et des contenus présents sur internet, mais elles sont aussi longuement corrigées ensuite par des usagers testeurs humains. Par contre, elles sont aussi nourries de contenus idéologiques qui les orientent dans une certaine perspective (ChatGPT serait ainsi plutôt « de gauche »). Et les réponses qu'elles proposent, si elles s'appuient sur des éléments trouvés sur internet, peuvent aussi en tirer des conclusions qui ne sont que probables. Ces deux éléments sont sans doute au moins aussi problématiques que la présence de fausses nouvelles sur internet. S. Herry ajoute que l'Intelligence Artificielle dépend du milieu d'où elle vient puisqu'elle en est le produit. Elle restitue ce qu'elle a appris ; trois expériences avec des produits Microsoft et Facebook ont montré, il y a quelques années, que les réponses fournies devenaient racistes au bout de quelques jours voire quelques heures de confrontation avec les contenus d'internet : on peut douter qu'il s'agisse d'une intelligence... À moins que les progrès ne soient depuis devenus considérables.

3. Que peut-on proposer pour éviter ces dérives ?

Le film *Derrière nos écrans de fumée* proposait en conclusion une série de mesures possibles, à prendre soit au niveau individuel ou familial, soit plus largement au niveau de la société. Elles sont listées ci-dessous. Qu'en penser ?

➤ **Mesures d'hygiène individuelle ou familiale :**

- supprimer les notifications ;
- refuser les *cookies* ;
- ne pas regarder les vidéos « recommandées » ;
- ne pas cliquer sur les « pièges à clics » ;
- éviter tout ce qui semble fait juste pour nous faire réagir ;
- changer de moteur de recherche (Qwant ne stocke pas nos données) ;
- fermer son compte sur certains réseaux ;
- ne pas consulter d'écran 30 min avant le coucher ;
- pas de réseaux sociaux avant le lycée ;
- définir un temps d'écran maximal avec ses enfants ;
- s'efforcer de lire des opinions divergentes des siennes ;
- vérifier les sources des infos...
- plus de pédagogie à l'école ou en famille sur ces dérives et ces mesures correctives, plus de formation des professeurs.

Pour S. Herry, ce sont en effet des petites mesures intéressantes. On peut y ajouter quelques astuces pour limiter le recours à son *smartphone* : avoir une montre (pour ne pas ouvrir son téléphone chaque fois que l'on veut connaître l'heure), rendre l'ouverture de son téléphone plus lente ou son écran moins beau pour éviter d'avoir envie de le voir souvent, etc. Peut-être aussi les parents d'aujourd'hui, mieux informés que les générations précédentes, peuvent-ils éduquer leurs enfants à déjouer ces pièges en leur concédant une autonomie progressive sur internet. Il est également intéressant de privilégier le moteur de recherche Qwant :

on se rend tout de suite compte qu'il ne conserve pas nos données puisqu'il faut retaper intégralement nos requêtes à chaque fois, là où Google termine nos phrases grâce à notre historique et à toutes les données qu'il a recueillies sur nous ; Google dit vouloir nous faire gagner du temps, et le fait, mais en profite pour nous adresser des publicités et orienter notre comportement. Il existe aussi des applications pour nous aider... à moins nous connecter (par exemple Forest, qui bloque le *smartphone* pendant le temps que nous définissons et nous montre des arbres pousser pendant ce temps).

D. Douyère y ajoute des applications de méditation de pleine conscience, qui aident par le numérique à se détacher des outils numériques. Il précise qu'il existe des manuels de « détox numérique », par exemple en lien avec une préoccupation écologique forte, qui insistent sur le retour à plus de réalité (se rapprocher de la nature, avoir des relations face-à-face avec les objets et avec les autres) pour tenir à distance le numérique. Chez les catholiques, les « jeûnes numériques » constituent des ressources allant dans ce sens. Il y a donc des ressorts idéologiques qui amènent certains à prendre leurs distances avec le numérique. Ensuite, certaines études mettent en relief le comportement double que nous pouvons avoir : on sait ce qu'il ne faut pas faire et on le fait quand même... Peut-être une autre approche, écologique, pourrait-elle questionner le numérique : conditions d'extraction des métaux rares en Afrique pour fabriquer nos appareils, pollution associée, consommation d'énergie ? Mais on peut craindre que cette distanciation avec le numérique, pour eux-mêmes ou pour leurs enfants, soit le fait des plus éduqués ou des plus aisés, comme marque de supériorité, laissant dans la dépendance ceux qui n'ont pas les mêmes ressources ; le film l'illustre d'une certaine façon en montrant comment ces experts de la Silicon Valley, qui témoignent, protègent leurs propres enfants.

Par ailleurs, le livre de S. Herry se fait l'écho de plusieurs tests reconnus pour évaluer son propre niveau de dépendance : un test d'addiction à internet en 20 questions, des critères pour distinguer une information d'une rumeur ou d'une théorie du complot, des questions à se poser pour évaluer le niveau de sa « peur de rater » (c-à-d la peur de rater quelque chose sur les réseaux sociaux), un test de dépendance aux réseaux sociaux. La prise de conscience est le premier pas pour défendre son indépendance !

➤ **Mesures de régulation par les pouvoirs publics** (issues du film) :

- interdiction des propos haineux, du harcèlement ;
- élimination des fausses informations ;
- fin de l'anonymat ;
- interdiction des algorithmes conduisant à isoler les gens dans des bulles de personnes ayant toutes les mêmes opinions ;
- une réglementation nationale ou européenne [exemple : DSA] est-elle efficace, et une régulation mondiale est-elle envisageable ?
- le film met en avant les seuls objectifs mercantiles des réseaux sociaux (ce qui suggérerait une piste pour les réguler : frapper au porte-monnaie en taxant la collecte et le traitement des données en ligne). Y en a-t-il d'autres ? Par exemple, faut-il rendre les réseaux payants pour éviter qu'ils ne cherchent qu'à maximiser leurs revenus publicitaires ?

Plus qu'aux interdictions (d'algorithmes, de propos, d'anonymat), D. Douyère croit davantage aux applications « libres », issues de processus collaboratifs non centralisés, qui ne récoltent pas les données des utilisateurs et n'ont pas d'algorithme enfermant (par exemple le réseau social Mastodon, dans l'univers de réseaux sociaux indépendants et interconnectés Fédivers). Il y a des alternatives « libres » aux Facebook, Twitter et autre TikTok, les pouvoirs publics pourraient les faire connaître davantage. Le recueil des données pourrait effectivement être taxé, mais il faut développer une conscience citoyenne pour que cela advienne ; des associations, telle La Quadrature du Net par exemple, se préoccupent de développer cette connaissance des enjeux auprès du public.

Pour S. Herry, des interdictions comme celle de l'anonymat ou des algorithmes enfermant semblent en effet très difficiles à mettre en œuvre pratiquement (comment éviter les fraudes ? comment contraindre les plateformes à renoncer à leur source de revenus ?). La responsabilisation des plateformes sur les contenus

hébergés pourrait peut-être être accentuée, au-delà du retrait rapide des contenus haineux maintenant imposé par le *Digital Services Act* européen, mais elle se heurte à des limites : sur les « *fake news* » par exemple, qui va juger qu'une information est vraie ? Et comment éviter les accusations de censure, de bâillonnement des oppositions, et éviter de nourrir ainsi le complotisme ? D. Douyère confirme sur ce dernier point que les dispositifs de « *fact checking* » européens ou internationaux ne fonctionnent pas réellement : seuls ceux qui se méfiaient déjà en tiennent compte, les autres considèrent qu'il s'agit d'une tentative d'intoxication idéologique du camp adverse ; Samuel Laurent, dans *J'ai vu naître le monstre*, décrit comment ce grand *fact checker* français a été taxé d'idéologue par les différents partis pour avoir simplement vérifié les informations diffusées.

Réponses aux questions :

Les points suivants ont été précisés :

- Sur les manipulations ou addictions que l'on trouve aussi dans les autres médias (TV, presse...) :

Pour D. Douyère, les tentatives de manipulations y existent aussi mais peut-être pas l'addiction. Ce qui est nouveau avec internet est la massification des phénomènes et la personnalisation des contenus en fonction de l'utilisateur : le journal imprimé *Le Figaro* est le même pour tout le monde, tandis que les pages d'informations reçues via Internet diffèrent selon la personne, et sans que nous le sachions. Si les manipulations et les fausses nouvelles existent aussi dans ces « anciens » médias, il paraît plus juste de parler d'habitudes ou de goûts des utilisateurs plutôt que d'addictions, sauf éventuellement pour des journaux de « fans » dans des domaines bien particuliers.

- Sur les troubles de l'attention également imputés aux outils numériques :

S. Herry confirme la suspicion de troubles cognitifs liés à l'usage intensif d'internet et des réseaux sociaux, mais le phénomène est encore incomplètement démontré. Comme dans le cas de l'usage abusif des jeux vidéo, on constate des atrophies de certaines parties du cerveau, avec des troubles de la mémoire et une diminution du lobe frontal qui est la zone en charge des stratégies, des planifications, ainsi que du contrôle des émotions et de l'attention. Le phénomène semble par contre réversible : le cerveau retrouverait un volume « normal » lorsque l'usage abusif des outils numériques cesse.

D. Douyère rapporte une anecdote récente : suite à une remarque de sa part à un groupe d'étudiants qui semblaient avoir du mal à suivre son cours, une étudiante a invoqué comme une évidence que sa génération avait des problèmes d'attention... (*rires dans la salle*).

- Sur les moyens de combattre les *fake news* par la réglementation :

D. Douyère partage le scepticisme de S. Herry sur le sujet car il est difficile de définir une *fake news*. Souvent, une nouvelle peut être tenue pour vraie ou fausse en fonction de l'interprétation qui en est faite et de l'idéologie qui la sous-tend. Les informations actuelles sur la Palestine montrent bien qu'il y a une question de lectures différentes, que des sociétés qui se veulent pluralistes se doivent d'accepter. Et les personnes polarisées n'acceptent de toute façon pas les faits qui ne vont pas dans leur sens (un supporter d'Éric Zemmour ne se laissera pas convaincre par le livre de François Héran sur l'immigration). On voit bien que les dispositifs de vérification de faits ne convainquent que ceux qui adhèrent au dispositif. La voie de l'interdiction est donc sans doute une impasse dans nos sociétés : s'il y a une croyance et une envie de croire, il est difficile de faire quelque chose. On peut éventuellement éduquer à la vérification de l'information, au croisement des sources, et encore, car quelles sont ces sources ? Un projet de recherche à Tours a montré que ceux qui critiquent les médias s'appuient... sur les médias pour le faire. D'ailleurs le mot de « *fake news* » n'a pas été utilisé initialement par Donald Trump pour désigner une fausse nouvelle mais pour récuser une vraie nouvelle qui ne

lui plaisait pas (« fake news ! »). Et d'autres emboîteront le pas, comme cette Église universelle du Royaume de Dieu au Brésil dont le fondateur est accusé au Portugal, de façon documentée, par une journaliste d'avoir adopté illégalement ses enfants, et qui répondra qu'il s'agit de *fake news*.

S. Herry précise qu'une fausse nouvelle se propage six fois plus vite qu'une vraie sur internet. Une fausse nouvelle a en effet souvent un caractère sensationnel qui incite à la partager vite pour montrer qu'on est dans les premiers à être au courant. On a donc plus de probabilité de rencontrer de fausses nouvelles que des vraies sur internet, d'autant qu'il est plus motivant (ce sera plus vu) et plus facile (pas de vérifications à faire) de produire une fausse nouvelle que d'en relayer une vraie. Et comme la vérification prend du temps (quand elle est faite), elle n'arrivera sur les réseaux que lorsque la fausse nouvelle se sera déjà propagée et aura imprégné les esprits. En outre, le cerveau n'est pas intéressé par ce qui est vrai mais par ce qui est nouveau, surprenant, et qui pourrait nous amener une reconnaissance de la part de l'entourage.

- Sur l'espérance que l'on peut conserver de voir une possibilité de dialogue demeurer entre ces groupes opposés enfermés dans leurs certitudes par les réseaux sociaux :

D. Douyère pense que l'on peut essayer de promouvoir l'art et le courage de la nuance (cf. Jean Birnbaum), d'encourager les gens à s'ouvrir à des opinions autres que les leurs (en allant parfois consulter un journal ou un site d'extrême gauche si l'on est d'extrême droite ou du centre, et inversement), d'essayer d'avoir des amis dans tous les camps. Ce serait l'amorce d'une réflexion plus équilibrée de chacun, et on peut l'espérer dans la mesure où cette notion d'enfermement dans des bulles est de désormais connue et peut amener à réfléchir sur ses risques informationnels.

S. Herry ne partage pas ce relatif optimisme. Il est bien d'accord sur le fait que cette ouverture serait exactement la chose à faire pour constater que la réalité est plus riche que ce que l'on nous a donné à en voir, pour laisser la place à la nuance, au doute, à la subtilité. Cela nous permettrait en outre de mieux savoir pourquoi on n'est pas d'accord avec l'autre et d'argumenter raisonnablement. Mais il ne croit pas du tout que ce soit possible. Les discussions qu'il a avec des personnes qui déclarent « ne plus regarder les informations mais faire leur propres recherches » se terminent toujours dans une impasse et une impossibilité de dialogue, tellement ils sont en fait enfermés dans leur monde. Et il ne voit pas comment en sortir, ce qui lui semble être *le* problème avec les cyberaddictions pour notre société. Un problème plus grave que les simples rumeurs que l'on connaissait avant, et que l'on peut reconnaître plus facilement (voir son livre), grâce à quatre éléments : la variabilité (une histoire similaire a déjà été entendue avec des petites variantes), l'attribution à une source (on dit le tenir de telle personne, de tel média), l'implication (la rumeur nous concerne directement, même un peu), et la négativité (peu de rumeurs positives). Aujourd'hui, il est beaucoup plus difficile de déceler les pièges : images dont le trucage est indécélable, histoires assez élaborées colportées à l'identique, ... Difficile de déceler la fausse nouvelle.

Pour D. Douyère, il y a une culture de la suspicion et les personnes dites « complotistes » cherchent aussi la vérité, peut-être sans méthode et sans formation. La défiance à l'égard des médias est problématique, et certains déclarent en effet « ne pas regarder les informations car tout est manipulé », sans voir la manipulation à laquelle ils sont soumis sur internet.

En conclusion, la question n'est pas simple et il faut se garder d'un optimisme béat mais on peut espérer que des soirées comme celle-ci permettent d'améliorer la prise de conscience de chacun et lui donne des pistes pour prendre ses propres mesures et être sensibilisé à celles qu'il faudrait prendre à un niveau politique.

L'enregistrement intégral de la soirée-débat peut être retrouvé sur <https://youtu.be/daUFERDg3Oo> .